

NOUVELLES

ANNA MOÏ

Nostalgie de la rizière



NOSTALGIE DE LA RIZIÈRE

La collection *l'Aube poche littérature*
est dirigée par Marion Hennebert

© Éditions de l'Aube, 2012
et 2016, pour la présente édition
www.editionsdelaube.com

ISBN 978-2-8159-2097-1

Anna Moï

Nostalgie de la rizière

nouvelles

éditions de l'aube

De la même auteure :

L'Écho des rizières, l'Aube, 2001 ; l'Aube poche, 2002

Parfum de pagode, l'Aube, 2003 ; l'Aube poche, 2007

Riz noir, Gallimard, 2004

Rapaces, Gallimard, 2005

Espéranto, Désespéranto, Gallimard, 2006

Violon, Flammarion, 2006

Des nouvelles de La Fontaine, collectif, Gallimard,
2007

L'Année du cochon de feu, Éditions du Rocher, 2008

Le Venin du papillon, Gallimard, 2017

Le pays sans nom, l'Aube, 2017

Préface

J'avais commencé à écrire par hasard, pour une revue francophone de Saïgon. Hasard, car à cette époque de ma vie, je faisais tout autre chose. Revenue vivre au Viêt-nam après une vingtaine d'années d'exil en France, je partageais mon temps saïgonais entre mes trois jeunes enfants, le stylisme de vêtements et le chant dans des maisons de passage aussi impermanentes que possible.

Hasard, vraiment ? Plus tôt dans ma vie, adolescente alors que la guerre ravageait le Viêt-nam, j'avais écrit un poème en anglais que j'envoyai par la poste aux États-Unis, à la revue Seventeen, qui le publia. Un chèque de vingt dollars me parvint ; j'étais mineure, et mon père m'accompagna à la Banque du Viêt-nam pour l'encaisser. Vingt dollars ! Une petite fortune ! Plus que le montant mensuel du salaire paternel... Je n'avais pas conservé le texte du court poème, enfoui dans les archives du magazine (qui existe toujours) ; je me souviens seulement qu'il était question de chercher et de ne pas trouver.

NOSTALGIE DE LA RIZIÈRE

I searched, oh, I searched, but I didn't find...

C'était, pensai-je, le soupir d'une adolescente. Pourtant, devenue adulte, je cherchai encore. La vie continuait à prodiguer ses mystères. Tout au long des nouvelles rassemblées dans ce recueil, j'entremêlai la fiction aux énigmes de ma vie. La fiction, c'est-à-dire la dimension onirique qui permet de mettre bon ordre dans le chaos du monde.

Dix ans après la publication de mon premier recueil de nouvelles, L'Écho des rizières, mon éditeur me propose de le fusionner avec mon second recueil, Parfum de pagode, en un seul volume.

S'il est toujours possible de rassembler des textes les uns à la suite des autres, les deux collections de nouvelles correspondent cependant à deux « cycles » différents : le premier, L'Écho des rizières, clôturé par la nouvelle « Précipices », est l'itinéraire d'une victoire sur la peur et l'envol, à la fin, de l'artiste.

Mon amour prends-moi par la main et emmène-moi, les yeux bandés, au bord du gouffre, où je pourrai sauter. Dépêche-toi, car je n'ai pas toute la vie.

Après une « Invitation » qui fait le lien avec la thématique du chant du premier volume, Parfum de Pagode est un parcours jonché de maisons et d'éléments

PRÉFACE

d'architecture comme les lits, les chambres et les objets, d'antiquité ou pas. C'est un rébus dont le tout est un pays imaginaire qui s'est greffé sur tous les pays où j'ai séjourné, toutes les maisons où j'ai vécu, et où je vivrai. Il s'est terminé par « La maison du Bonheur ».

Aujourd'hui, le cycle se prolonge d'un épisode: « Le Temple ».

« Ah, je veux vivre dans ce rêve... »

L'été dernier, mon fils a sauté du plongeur de dix mètres, celui de la piscine municipale de Condom, dans le Gers. L'année précédente, il avait sauté de celui de trois mètres, puis du cinq mètres, puis, à la fin de l'été, du sept mètres cinquante. En haut du plongeur de dix mètres, il est resté à fixer l'eau pendant longtemps. Cette année, il a de nouveau contemplé l'eau longuement et j'ai failli lui dire : « Tu sais, ce n'est pas grave si tu ne sautes pas. » Mais je n'ai rien dit. J'ai attendu, comme lui. D'un œil, je lisais ; de l'autre, je suivais le manège. Il a avancé, et reculé, plusieurs fois. Puis il s'est avancé et m'a regardé. Le livre refermé, j'ai compté silencieusement, en levant le pouce puis l'index puis le majeur. Au troisième doigt levé, tout en continuant de me regarder pour se donner du courage, il a sauté.

Je n'ai jamais sauté du plongeur de dix mètres, ni à onze ans ni plus tard, sans doute car personne n'a

compté « Un, deux, trois ». J'ai plongé dans le vide sans préméditation et sans escalader le perchoir de dix mètres : j'ai chanté. Je n'avais jamais chanté auparavant. Je voulais surtout apprendre à respirer : avec la respiration, on arrive à vaincre beaucoup de choses, paraît-il : la peur, la douleur.

Les gens croient que ma peur vient de la guerre. On guérit facilement d'une telle peur. Il n'est pas nécessaire d'apprendre à respirer. Il suffit de se déplacer. Je suis allée en France, et la guerre s'est éloignée. La peur a disparu instantanément.

Le professeur de chant m'a dit : « Le chant n'est pas une histoire de voix, mais de souffle. » J'ai soufflé très fort, et le contre-ut a jailli. Une porte béante, s'ouvrant à la volée, m'a projetée du plongeoir de dix mètres dans le vide, la terreur, la stupéfaction, le vertige, la liberté.

Étonnant instrument de musique que la voix, impossible à toucher ou à voir. Le professeur de chant procède par images. Pour la canalisation du son : « Imagine-toi sur une ligne de crête extrêmement escarpée. » Pour l'émission des notes les plus aiguës : « Pense la note avant de la chanter. » Pour la résonance : « Élargis au maximum les parois de ton crâne. » Pour l'effet *legato* : « Enroule le son comme une bobine de fil. » Pour le *pianissimo* : « Réduis le son à un fil que tu passes par le trou d'une aiguille. »

« AH, JE VEUX VIVRE DANS CE RÊVE... »

Mon professeur de chant s'appelle Fleur de Pêcher. Petite dame aux grosses lunettes rondes, elle habite au quatrième étage d'un immeuble d'appartement ayant autrefois abrité l'école de danse de Saïgon. Elle est diplômée du conservatoire de Sofia, en Bulgarie, où est pratiquée la méthode italienne de chant. Fleur de Pêcher ne parle pas bulgare, ce qui ne l'a pas empêchée de poursuivre ses études de chant. Elle est douée pour le chant, pas pour les langues étrangères. En bulgare, elle a identifié un seul mot, inlassablement répété par son professeur : « *nafret* », c'est-à-dire : « devant ». La technique vocale se résume, pour elle, à cela : mettre le son devant.

« Tu as devant toi trois mille personnes, et il faut que le son le plus infinitésimal produit parvienne à la personne assise au dernier rang. Je ne pourrai pas te dire exactement où cela se trouve, "devant". C'est à toi de chercher ; je pourrai seulement te dire si ce que tu fais est juste ou non. »

Fleur de Pêcher est une soprano lyrico-coloratura. Son répertoire inclut l'air de la valse de Juliette dans *Roméo et Juliette* de Gounod, écrit dans une tessiture tendue. La première note est un contre-*si* bémol. La meilleure période de sa vie, du point de vue de sa carrière, s'est déroulée pendant la guerre. Elle a chanté Juliette en 1968. Après son exécution de *Ah, je veux vivre dans ce rêve*, le spectacle a dû être interrompu pour lui permettre de revenir sur la

NOSTALGIE DE LA RIZIÈRE

scène saluer un public insatiable, bien que le décor du tableau suivant et les danseuses de ballet fussent déjà en place. Sa voix est alors au maximum de ses possibilités, cette année de l'offensive du Têt.

« Je n'ai pas gagné beaucoup d'argent, mais j'ai voyagé et j'ai chanté. La vie a été généreuse avec moi. D'autres ont beaucoup souffert, à la même époque. »

L'immeuble où Fleur de Pêcher habite est vétuste. Parfois le couloir d'accès, sur quatre ou cinq mètres, est plongé dans l'obscurité totale, les jours de panne de courant. Je le pénètre en tâtonnant, trouve la courbe de l'escalier et monte les quatre étages. Fleur de Pêcher envoie sa fille m'attendre en bas de l'escalier avec une lampe de poche. Pendant la saison des pluies, les marches sont fréquemment inondées à cause des fuites du toit, et j'avance lentement pour ne pas glisser sur les flaques. En arrivant au quatrième étage, je suis à bout de souffle, et Fleur de Pêcher me sert une tasse de thé Nhân Trân, un mélange hanoïen d'herbes et de fleurs, pour m'aider à me remettre d'aplomb. Sa fille Thu prépare le thé, puis se retire dans la pièce d'à côté où elle coud. Je trouve toujours en arrivant la théière remplie de thé chaud.

L'appartement est situé au dernier étage de l'immeuble. Pendant une heure, une heure et demie, la durée de la leçon, je suis debout, le dos contre le